

SECOND VOYAGE

DE M. CAMPBELL.

(1818—1821.)

LA société missionnaire ayant chargé une seconde fois M. Campbell d'aller inspecter ses établissemens de l'Afrique méridionale, il partit de Liverpool avec M. Philip, son confrère, le 18 novembre 1818. Le 26 février 1819, ils débarquèrent au Cap. Ils commencèrent leur visite par la partie orientale de la colonie que M. Campbell avait vue et décrite dans son premier voyage; la guerre avec les Cafres les empêcha d'aller plus loin.

Revenu au Cap avec ses confrères, M. Campbell y resta jusqu'en 1820. Le 18 janvier il se mit en route avec M. Moffat et sa femme. Ils étaient accompagnés de Hottentots, et se dirigeaient vers Litakou. Le 7 mars on arriva sur les bords de l'Oranje-Revier, et quelques jours après à Griqua Town. En approchant de Litakou, M. Campbell rencontra des Betjouanas qui se souvenaient de l'avoir vu. Ils allaient à une foire qui devait se tenir

à Beaufort, village nouvellement fondé près des frontières de la colonie, ils portaient des peaux, des zagaïes, des couteaux, des boucliers et d'autres objets qu'ils comptaient échanger contre des verroteries. Il parut que leurs provisions pour ce long voyage, dans lequel ils devaient traverser un pays désert, consistaient en quelques outres de lait caillé qui avait le goût du vinaigre.

Le 25 mars, dès que l'on fut entré à Litakou, le roi Mètibi, Kossi, roi de Machou et d'autres grands personnages, vinrent rendre visite à M. Campbell. Celui-ci n'eut qu'à s'applaudir de l'état prospère de la mission établie dans cette ville.

Parmi les présens offerts à Mètibi, se trouvait un kaleïdoscope qui n'attira que faiblement l'attention du monarque africain; il pris beaucoup plus une scie, ce qui est une preuve de son bon sens. On fit aussi des présens au roi de Machou qui était un homme jeune et de petite taille; mais d'une figure douce et intéressante.

Les missionnaires faisaient usage d'un cornet pour appeler les fidèles au service divin; le son de cet instrument ne pouvant s'étendre très-loin, plusieurs alléguaient ce motif pour s'excuser de leur négligence. M. Campbell qui était instruit de cet inconvénient, avait apporté une cloche. Elle fut mise en place et on la fit sonner; il fut surpris du peu de curiosité que cette nouveauté excita;

il ne vint pas plus d'une cinquantaine de Betjouanas pour la voir.

Métibi, Machou ainsi que plusieurs autres chefs assistèrent à un sermon de M. Campbell. Comme Machou allait bientôt retourner dans son pays, le missionnaire pria Métibi de dire s'il lui conviendrait qu'on allât prêcher à Kossi; il y consentit, en l'engageant à ne pas aller plus loin, parce qu'il y courrait des risques. Il ajouta qu'il avait donné le même avis au docteur Cowan, et que celui-ci s'était mal trouvé de ne pas le suivre. Kossi confirma le discours de Métibi; « si vous allez chez quelqu'une de ces nations, dit-il, n'ayez jamais affaire au peuple seul, adressez-vous toujours aux rois, consultez-les, ils vous instruiront de ce que vous devez faire. » Il observa que sur la route l'eau était rare.

Quoique le roi eût fait bon accueil aux missionnaires et vint même écouter leurs sermons, son instruction religieuse et celle de son peuple faisait peu de progrès; les prédicateurs étaient plus écoutés que compris; les enfans fréquentaient peu les écoles, parce qu'ils étaient occupés à garder le bétail. Les missionnaires convenaient qu'ils auraient beaucoup de disciples parmi la jeunesse, s'ils pouvaient les nourrir et leur donner chaque jour de la verroterie. Les Betjouanas regardent comme une faveur faite aux missionnaires,

la présence des enfans à l'école et celle des adultes au service divin. Quand un capitaine qui auparavant n'y assistait pas, y a été assidu pendant quelque temps, les missionnaires sont sûrs qu'il ne tardera pas à leur demander à faire usage de leur chariot et de leurs bœufs, ou de leur charue, ou de quelque autre chose. Ce sont les plus hardis mendians que l'on puisse imaginer.

Les missionnaires avaient effectué un travail bien utile; aidés du petit nombre de Hottentots attachés à leur service, ils avaient creusé à trois milles de Litakou, un canal par lequel ils ont dérivé l'eau du Kourouhman dans les champs et les jardins; cet ouvrage rendait les récoltes moins précieuses; cependant la paresse des habitans les empêcha de tirer un parti avantageux de ce bienfait: M. Campbell en vit deux très-robustes qui, après avoir aidé pendant dix minutes un des missionnaires à cueillir des haricots, laissèrent là cette besogne en se plaignant qu'ils avaient les bras cassés.

Le fruit le plus réel du séjour des missionnaires chez les Betjouanas, avait été de leur faire perdre l'habitude des expéditions pour piller du bétail chez leurs voisins. En revanche ils saisissaient avec avidité l'occasion de poursuivre les Boschimen qui commettaient des déprédations sur leur territoire. Quelque temps auparavant des Boschimen avaient

assassiné un frère de Mëtibi, on envoya contre eux un détachement qui tua tous ceux de ce peuple misérable qu'il rencontra; il y en eut plus de deux cents massacrés, hommes, femmes, enfans.

Les pays situés au nord de Litakou étant en paix, M. Campbell jugea cette occasion très-favorable pour y faire le voyage qu'il avait projeté depuis long-temps. Il partit en conséquence le 11 avril avec son confrère M. Read, qu'un long séjour à Litakou avait mis à même de connaître les mœurs et les usages des Betjouanas, et qui d'ailleurs avait vu plusieurs habitans des contrées que l'on allait visiter; par ses témoignages d'amitié, il avait gagné leur affection. M. Campbell avait avec lui plusieurs Betjouanas, entre autres Menamit, oncle du roi, il n'avait jamais voyagé dans un chariot; ne se prêtant pas aux mouvemens de la voiture, il souffrait extrêmement des cahots; aussi, disait-il, que s'il n'avait pas été malade, il aurait mieux aimé aller à pied.

Le 15 avril on atteignit le vieux Litakou, situé au nord-est du nouveau Litakou, dans une large vallée arrosée par une rivière de même nom, bornée au nord par des collines et parsemée de mimosas. Cette ville parut aussi grande et aussi peuplée que celle d'où l'on sortait. Toute la population vint au-devant des voyageurs. Les missionnaires trouvèrent Mahoumou Pelou, le chef

principal, assis au milieu de la grande place avec quelques-uns des premiers capitaines. Il était occupé à coudre un bonnet de cuir; deux femmes, debout près de lui, faisaient des bonnets de forme circulaire; leur travail était délicat. Dès que l'on se fut touché la main en signe d'amitié, les capitaines demandèrent du tabac.

Le vieux Litakou est à six milles à l'ouest de l'emplacement occupé par la ville que M. Campbell avait visitée en 1813; ce voyageur alla le reconnaître et retrouva diverses indications qui lui rappelèrent son premier séjour.

Ayant obtenu le consentement de Mahoumou Pelou pour lui envoyer un missionnaire, M. Campbell et son compagnon quittèrent Litakou le 15 avril et firent route au nord-est. Arrivés au sommet d'une coline au nord de la rivière, les missionnaires jouirent d'un coup-d'œil nouveau pour eux. Depuis leur départ du Cap, ils n'avaient rencontré, à l'exception du bord des rivières, que des terrains nus; ici au contraire, un pays couvert de bois épars, s'étendait à perte de vue de tous les côtés. Une herbe touffue tapissait le sol dans les endroits où il n'était pas ombragé par les arbres. On ne distinguait plus de traces de chariots; la surface du pays n'offrait que des sentiers larges de dix-huit pouces, frayés par les Betjouanas qui vont porter du lait à la ville. Pendant le voyage,

un des bœufs de la caravane qui s'était égaré, fut dévoré par deux lions; souvent on entendait pendant la nuit les rugissemens de ces animaux.

On reçut la visite d'une horde de Boschismen métis qui sont désignés par le nom de Beljouanas-Boschismen. Ils habitent de petits kraals épars dans cette contrée; ils sont sujets de Mêtibi, et obligés de lui apporter toutes les peaux de chacals qu'ils tuent; ils font ce qu'ils veulent des autres animaux.

On passa le 20 et le jour suivant près de plusieurs lacs; la vue de troupeaux qui paissaient au milieu des bois, annonça l'approche de Meribovhey, ville principale des Thammatjas. Quand la caravane fut hors des bois, les voyageurs aperçurent une foule de femmes et d'enfans qui accouraient pour contempler des chariots trainés par des bœufs, chose qu'ils n'avaient jamais vue; cependant ils s'en tinrent à une distance respectueuse, à l'exception de quelques petits garçons qui eurent la hardiesse de s'en approcher à vingt pas. Le mouvement des roues leur parassait miraculeux.

Une troupe nombreuse d'habitans sortit en armes; quoique leur apparence fut formidable, ils venaient comme amis; après des démonstrations réciproques de bienveillance, tout le monde marcha ensemble vers la ville.

Meribovhey a deux chefs, Libé et Mahalale-

vhey; chacun commande dans une partie de la ville. Consultés s'ils désiraient que des missionnaires s'établissent parmi eux, Mahalalevhey répondit affirmativement, et Libé, après s'être plaint des Corannas de Malepitz qui lui avaient fait du tort, dit qu'il verrait avec plaisir des missionnaires, parce qu'ils tueraient du gibier. Les présens qu'on leur fit les ravirent de joie et d'admiration.

Un jour le roi amena ses deux femmes dans la tente des missionnaires; c'était principalement pour qu'elles vissent la théyère dont la renommée était parvenue jusqu'à elles; quand elles l'eurent examinée avec une attention infinie, elles manifestèrent leur étonnement en levant les mains.

Le 24 on partit pour Machou; l'on y arriva le même jour à cinq heures du soir. Cette ville est située sur une éminence couverte de champs bien cultivés, mais dénuée d'arbres. Le roi et son oncle prirent amicalement la main aux missionnaires. Lorsqu'il fut question de l'établissement des missionnaires à Machou, la proposition fut acceptée unanimement.

Quelques jours après un messenger vint de la part du roi, dire aux gens qui se trouvaient dans la place, près des chariots, qu'il priait quelques personnes de venir l'aider à punir un criminel; plusieurs coururent à l'instant pour lui prêter leur secours. « Nous les suivîmes dans un enclos

voisin, dit M. Campbell. Le coupable, c'était un jeune homme, était étendu à terre; quatre hommes lui tenaient les bras et les jambes; le roi placé à la tête, un domestique aux pieds; tous deux armés d'un grand fouet de peau de rhinocéros, en forme de cravache, et deux fois aussi long, frappèrent avec force le dos du patient; quand il eut été bien battu, on dit au roi que c'était assez; le monarque s'arrêta, et ordonna au domestique de faire de même. Le jeune homme, en se relevant, proféra quelques paroles, sans doute pour se justifier; un de ceux qui avaient aidé à le punir, le battit aussitôt, il voulut encore parler, les coups recommencèrent; alors il mit son manteau sur son dos, et s'en alla en silence. Pendant tout ce temps le roi conserva son air tranquille, il semblait exercer simplement un acte de justice. Le criminel avait volé une chèvre. L'affaire avait été prompte, car le roi se trouvait près de nos chariots un instant avant qu'elle arrivât; en quelques minutes il avait écouté la plainte, rendu le jugement, et infligé lui-même le châtement au coupable.

Quand les missionnaires furent près de leur départ, le roi leur dit qu'il les aurait volontiers accompagnés jusqu'aux frontières du pays voisin; mais une de ses femmes étant en couches, la loi ne lui permettait pas de s'éloigner d'elle. Il ajouta

qu'il enverrait quelques-uns de ses domestiques avec des bœufs, pour suivre la caravane à une certaine distance, afin qu'ils rapportassent le gibier qui ne serait pas mangé par les voyageurs; car, dit-il, les vivres sont très-rares à Machou. « En effet, observe M. Campbell, plusieurs jeunes gens étaient de vrais squelettes, faute de nourriture suffisante. Je n'aurais pas été surpris que dans une situation semblable, ils nous eussent attaqués pour nous enlever tous nos bœufs. Ils mangent avec délices toutes sortes d'animaux, même dans un état de putridité complète; éléphants, rhinocéros, quaggas, sont pour eux des mets délicats. Le roi nous recommanda bien de ne pas oublier de lui envoyer de la viande. »

On quitta Machou le 27 avril; on vit sur la route des traces terribles des ravages de la grêle, les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles, les branches de leur écorce, l'herbe était flétrie; cette dévastation s'étendait au loin. En sortant des bois, on entra dans un pays ouvert, où l'on n'apercevait pas un arbre, il n'y avait que quelques buissons épars. Cependant, les nombreuses inégalités du terrain empêchaient la vue de s'étendre au loin.

On se trouvait dans le pays des Barrolous ou Morolongs; le climat en diffère beaucoup de celui des parties plus intérieures de l'Afrique, ou de

celles qui sont plus éloignées de la mer des Indes et de l'Océan Atlantique. Dans ces dernières, les pluies d'orage durent rarement plus d'une heure ou deux heures; dans le pays des Morolongs et ceux qui sont rapprochés de la côte orientale, la pluie continue plusieurs jours de suite. « D'ailleurs, observe M. Campbell, il n'était pas surprenant qu'il en fût ainsi dans le chemin que nous suivions, car nous étions sur la portion la plus haute de cette région de l'Afrique. Les rivières que nous rencontrions coulaient à l'ouest, tandis que celles qui sont à une ou deux journées de distance à l'est, coulent soit à l'est, soit au sud-ouest. Notre élévation étant sur les rives du Maresâne, une de ces rivières, expliquait aussi le froid que nous éprouvions pendant la pluie. »

Les chariots ne roulaient plus que dans de véritables bourbiers. L'humidité produisait un fâcheux effet sur les Matchapins; aucun peuple n'en est plus promptement affecté, elle les abat et les décourage entièrement. Ce qui ajoutait à leur détresse, c'est qu'ils avaient déjà consommé toute la provision de viande, qui avec un peu plus de modération aurait certainement duré quatre à cinq jours de plus; mais ils mangent sans cesse, tant qu'ils en ont, sans songer où ils pourront se pourvoir à l'avenir. Ils gardaient un morne silence; du tabac en poudre que M. Campbell

leur distribua ne tarda pas à délier leurs langues.

Heureusement la cessation momentanée de la pluie procura la facilité de tuer quelques animaux; ils étaient en très-grand nombre dans ces campagnes immenses; toutefois il ne s'en présenta pas d'assez gros, dans les premiers jours, pour que l'on pût mettre de la viande de côté, de sorte que les domestiques de Kossi, roi de Machou, s'impatientèrent, et rebroussèrent chemin pour retourner vers leur maître sans rien remporter; s'ils eussent attendu deux jours de plus, ils eussent pu charger leurs bœufs d'une ample provision.

On rencontra sur la route des Betjouanas-Boschismen qui habitent cette contrée, et des Vanketchis qui voyageaient avec des bœufs; ces animaux sont les bêtes de somme de ces contrées.

Deux Hottentots de Litakou qui parlaient le betjouana, s'étant écartés à la recherche du gibier, virent un Betjouana-Boschisman qui les accosta, et leur demanda qui ils étaient et où ils allaient. Ils lui répondirent qu'ils allaient chez les Moutjouroutzis pour leur enseigner la parole de Dieu. Alors il les pria de s'asseoir et de lui dire ce que c'était; ils se conformèrent à ses désirs, et il eut l'air de les écouter avec un grand intérêt. Quand ils eurent fini, il s'écria: « Il y a long-temps que cette parole aurait dû être dans le pays. »

Le 5o un rhinocéros qui avait passé à peu près à deux cents pas des chariots, fut tué à quelque distance. La vue de cet énorme cadavre répandit la joie la plus vive dans la caravane; chacun courut à la curée; en moins d'une heure la bête fut dépecée, et sa chair fournit une ample provision aux Africains; ils avaient manqué de se battre pour le partage de cette proie immense.

La troupe qui voyageait avec les missionnaires s'était graduellement augmentée; différentes bandes de naturels du pays s'y étaient jointes, entre autres des Moutjouroutzis qui retournaient chez eux; leurs bœufs étaient chargés de peaux de toutes sortes d'animaux qu'ils avaient achetées des Thammatjas à Merihbovhey. Ils devaient aller les troquer contre des marchandises, chez des peuples qui habitent à l'est de leur pays, du côté des établissemens portugais.

Enfin le 7 mai on entra dans Korritchené, capitale des Moutjouroutzis. La foule s'assembla autour des missionnaires. Après qu'ils se furent reposés pendant quelques minutes, un messager vint les inviter à le suivre; les rues où ils marchaient étaient remplies de monde, beaucoup d'habitans accouraient sur leurs portes pour voir passer les hommes blancs; leur vue excitait le rire de quelques-uns; les enfans au contraire étaient saisis de frayeur, et s'enfuyaient en criant vers un endroit où ils pussent se cacher.

On indiqua aux missionnaires un emplacement entouré d'un mur en pierres, où ils pouvaient placer leurs chariots. Si la vue des hommes blancs avait excité la surprise des Moutjouroutzis, celle des deux chevaux des missionnaires ne leur parut pas moins étrange; ils furent regardés avec autant de curiosité que le seraient deux éléphans marchant dans les rues d'une ville d'Europe.

M. Campbell et son compagnon furent, à leur demande, conduits sur une éminence d'où ils purent examiner la ville à leur aise; ils furent frappés de son étendue; elle est divisée en plusieurs quartiers qui semblent autant de villages; elle contient à peu près 16,000 habitans. Chaque maison est environnée, à une distance convenable, d'un bon mur circulaire en pierres; quelques-unes sont crépies extérieurement, et peintes en jaune. Le sol de la cour renfermée dans l'enclos de chaque maison, est revêtu d'argile bien battue et soigneusement balayée.

L'éminence sur la pente de laquelle s'élève Korritchené, est au milieu d'une plaine immense, bornée par des collines; on dit que les éléphans et les buffles y sont communs.

Le roi des Moutjouroutzis était âgé de seize ans. Son extrême jeunesse l'empêchant de tenir les rênes du gouvernement, elles étaient confiées à Liquiling un de ses oncles. Les propositions des mis-

sionnaires d'envoyer quelques-uns de leurs confrères s'établir à Korritchené, furent acceptées. Le régent leur dit : « Si vous revenez, apportez des vivres avec vous ; vous voyez que nous souffrons de la disette. » Par des vivres, il entendait des verroteries qui sont l'objet auquel ils attachent le plus de prix ; elles sont pour eux ce que les cauris sont pour les peuples de l'Afrique occidentale.

« Les Moutjouroutzis, dit M. Campbell, furent très-chagrins de ce que nous n'avions pas apporté des grains de verroterie pour échanger contre du bétail et des dents d'éléphants ; c'est la monnaie universelle de l'Afrique méridionale. Les Betjouanas et les Morolongs, semblables en ce point aux peuples civilisés, entassent leurs richesses dans des coffres, et attendent des occasions favorables pour faire des achats. Je crains que le plus grand danger que courent les voyageurs qui traversent ce pays, ne vienne de la crainte de ces nations que si on les laisse pénétrer dans l'intérieur, ils ne fassent baisser la valeur des verroteries par la quantité qu'ils en mettraient en circulation, parce que chaque pays par lequel cette marchandise passe tire du profit en le transmettant à celui qui est plus éloigné. Les grains dont le verre est trop mince, et qui par conséquent se cassent aisément, ne sont nullement estimés, quelle que soit d'ailleurs leur beauté. Les boutons de métal, notamment les blancs et

les couteaux qui se ferment, ont une valeur presque égale à celle des verroteries. Les mouchoirs rouges et les bonnets de laine de la même couleur, bien que reçus volontiers en présent, n'ont qu'un prix médiocre comme objets d'échange. »

Il n'est pas surprenant que d'après ces idées, et l'indifférence de ces peuples pour ce qui ne frappe pas leurs sens, ils n'aient dans le premier moment accueilli les missionnaires que dans l'espoir d'en obtenir de la verroterie. M. Campbell ayant entretenu le régent des ouvrages du Créateur, celui-ci, après lui avoir fait des reproches qui témoignaient le peu d'intérêt que ces discours lui inspiraient, entama une longue harangue sur la verroterie ; son peuple, disait-il, attendait avec impatience la vue de celle que les Européens avaient apportée pour faire des échanges ; il se plaignit de ce que plusieurs hommes de la suite des missionnaires avaient déjà troqué des grains de verroterie avec ses sujets contre divers objets, ce qui était une infraction aux lois ; tous les étrangers, ajouta-t-il, doivent d'abord étaler leurs verroteries devant lui comme chef du peuple ; et s'il ne peut leur fournir en échange des choses qui leur conviennent, ils ont alors la faculté de s'adresser à d'autres personnes.

M. Campbell essaya de faire comprendre au régent le vrai motif de son arrivée à Korritchené ;